

René Frégni

Sous la ville rouge



folio

COLLECTION FOLIO

René Frégni

Sous la ville
rouge

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Couverture : Photo © Franco Zecchin / Picturertank (détail).

Né le 8 juillet 1947 à Marseille, René Frégni déserte l'armée après de brèves études et vit pendant cinq ans à l'étranger sous une fausse identité. De retour en France, il travaille durant sept ans comme infirmier dans un hôpital psychiatrique avant de faire du café-théâtre et d'exercer divers métiers pour survivre et écrire.

Depuis plusieurs années, il anime des ateliers d'écriture dans la prison d'Aix-en-Provence et celle des Baumettes.

Il a reçu en 1989 le prix Populiste pour son roman *Les chemins noirs* (Folio n° 2361), le prix spécial du jury du Levant et le prix Cino del Duca en 1992 pour *Les nuits d'Alice* (Folio n° 2624), le prix Paul Léautaud pour *Elle danse dans le noir* (Folio n° 3576) en 1998, le prix Antigone pour *On ne s'endort jamais seul* (Folio n° 3652) en 2001, et le prix Nice Baie des Anges pour *Tu tomberas avec la nuit* en 2008.

*Pour Christian qui est parti avec
« Geronimo »,
Pour tous ceux qui écrivent avec
passion pour leur poubelle,
Pour la fiancée des corbeaux.*

« Dans chaque rue il y a un inconnu qui rêve d'être quelqu'un, c'est un homme seul, oublié, qui cherche désespérément à prouver qu'il existe. »

Taxi Driver

« La paranoïa, c'est la vérité. »

JACQUES LACAN

1

Chien des quais

Marseille, en cette fin d'été, sentait l'urine, le gaz d'échappement et l'inquiétude. Les pigeons s'abattaient de plus en plus nombreux sur les toits de la ville. Seul, sur un puissant scooter de couleur blanche, un homme fonçait dans les quartiers Sud, il prenait en chasse les trafiquants de drogue et les exécutait froidement au 11.43. Une sorte de « nettoyeur » qui glaçait le dos des voyous, intriguait les lecteurs de journaux à l'heure du café et ne déplaisait pas à tous ceux qui regardaient Marseille s'enfoncer dans la crasse, la misère et la violence.

Vingt et un règlements de comptes depuis le début de l'année, des corps criblés de balles ou retrouvés calcinés dans des carcasses de voitures volées, sous les barres blanches de Campagne-Lévêque, de La Castellane, du Plan d'Aou ou plus au sud dans les quartiers de La Cayolle, de La Soude ou de Bel-Air. Des cités interdites où des adolescents illettrés et amoraux, parfois armés, roulaient à tombeau ouvert, sans casque, sur des

scooters flambant neufs. Des colosses de béton écrasant d'anciens villages aux tuiles plates avec jardins. De vertigineuses parois d'ombre au-dessus de quelques vieilles glycines aux grappes de fleurs mauves qui écartent depuis cent ans les barreaux rouillés d'une clôture au fond d'une impasse.

Une sénatrice en appelait à l'armée, les préfets valsaient, les caïds valsaient, les cartons d'emballage des fast-foods valsaient sous le fouet du mistral.

Seules les îles étincelaient au loin dans une plaque de cuivre et d'étain dressée contre le ciel. Une ville noire face à la plus étonnante rade du monde. Une ville à la dérive qui n'avait pas vu une goutte d'eau depuis trois mois, où seules les armes de guerre crépitaient, dans la poussière et le béton des grands boulevards périphériques bordés de lauriers-roses fleuris de papiers gras et de lambeaux de plastique.

Charlie Hasard glissa dans son sac de sport la paire de gants de boxe achetée sept euros au marché aux puces le dimanche précédent et dégringola l'escalier.

Au rez-de-chaussée il jeta un coup d'œil dans sa boîte aux lettres, trouva une enveloppe sous une épaisse liasse de publicités. Son ventre flamba. Le nom de l'un des plus prestigieux éditeurs de

romans ornait le coin de l'enveloppe. Il la déchira plus qu'il ne l'ouvrit. En dix ans Charlie avait envoyé six manuscrits à divers éditeurs concentrés dans deux arrondissements de Paris. Tous refusés de manière laconique et brutale.

Pourtant Charlie persévérait, dès qu'il avait un moment il s'installait à la table de sa petite cuisine, face au mur, écartait assiettes, bouteilles, pots de confiture et imprimés, ouvrait son cahier rouge, il n'achetait que des cahiers rouges, et il reprenait là le fil de ses rêveries.

Dix ans de voyages, d'hallucinations vers le mot le plus juste, le plus coloré, le plus émouvant. Une espèce de transe qu'il venait chercher là, à n'importe quelle heure, sur un mur que personne n'avait jamais repeint. Dix ans de mots sur le mur d'une vieille cuisine, dans une ruelle en pente de Marseille usée par le soleil, le vent et le pas fatigué des gens qui ramènent des cabas de légumes et de fromages du marché de la Plaine ou de Noailles. Dix ans de lumière face à un mur. Dix ans d'humiliation sous une boîte aux lettres.

Sur ce mur il avait vu remuer, apparaître et vivre plus de forêts, de ports, de jardins, de fontaines, d'immondices, de fenêtres, d'îles, d'herbe, de poussière, de corps que s'il avait tourné autour de la Terre durant toutes ces années, jour et nuit sans répit, sans fermer l'œil, sans cesser de scruter chaque détail de la vie. Seul le visage des femmes était aussi beau dans la rue que sur le mur de sa cuisine, émouvant jusqu'à la douleur. C'est pour

cette seule raison qu'il continuait chaque matin à descendre dans la rue. Les mots qui surgissaient de ce mur étaient devenus au fil des années plus importants que la vie.

Et cependant, ce monde qu'il sculptait à la pointe de son stylo, personne n'en voulait, personne peut-être ne l'avait jamais vu, ce que Charlie voyait bouger sur son mur, dès qu'un mot se formait dans son ventre et emplissait tout son corps, n'intéressait personne.

Il ne parcourut que les deux premières lignes d'une lettre qu'il connaissait par cœur :

Monsieur, nous avons bien reçu votre manuscrit, Geronimo, et nous vous remercions d'avoir songé à notre maison d'édition. Nous l'avons attentivement étudié et il ne nous a malheureusement pas paru possible de le retenir pour publication. En effet, après lecture, il nous a semblé que nous n'étions pas l'éditeur le plus à même...

Charlie n'attendit pas les regrets et meilleurs sentiments, il déchiqueta la lettre et balança les morceaux sur la pile de publicités.

« Des chiens ! » marmonna-t-il. Et il se jeta dans la rue.

Il avait aussi abandonné la boîte, quelques années plus tôt, pour se livrer totalement à cette

frénésie d'écrire. Les échecs et les humiliations l'avaient ramené vers le ring, le sac, où il apaisait sa rage dans une odeur de cuir et de sueur.

Charlie poussa la porte en fer de la salle de boxe et rencontra le sourire de Karim. Petit, trapu, la quarantaine, Karim s'agitait de l'aube à la nuit dans son club. Qu'il conseille, encourage, mime ou corrige un mouvement, personne ne l'avait jamais vu sans ce sourire qui éclairait sa belle tête cabossée. Ce club, il l'avait arraché de terre, dans un recoin abandonné du quartier, il l'avait soulevé, façonné, il en était l'âme, le visage, l'énergie, l'odeur. Depuis vingt ans Karim fabriquait des champions.

Charlie alla enfiler short et chaussons dans les vestiaires, salua tous ceux qui se changeaient déjà en commentant le foot autant que les derniers combats, puis il entra dans la vaste salle rectangulaire.

Il aimait retrouver trois fois par semaine le bruit sec et mat des gants qui claquent contre les sacs. Les longs sacs qui dansent sous les coups, suspendus à des chaînes qui tintent comme les drisses sur les mâts en aluminium des voiliers, un jour de vent violent dans le Vieux-Port. Et la musique à fond de Skyrock qui pilonne la salle tel le cœur énorme d'un poids lourd. Charlie était sans doute le seul à ne pas écouter cette musique partout, dans sa voiture, chez lui ou en faisant l'amour. Il y a belle lurette qu'il n'avait pas fait l'amour. Il caressait les mots et maltraitait un sac de sable.

Ici il était entouré de jeunes des quartiers, arabes pour la plupart, qui se battaient pour exister en regardant les affiches géantes de Mohamed Ali, Tyson, Sugar Ray Leonard. Il aimait entendre siffler les cordes à sauter autour des corps luisants de sueur.

Charlie détestait les premières minutes un peu scolaires d'échauffement, d'étirements, de course autour de la salle. Dès qu'il transpirait, il exécutait quatre rounds de shadow devant l'immense miroir qui occupait toute la longueur d'un mur. Il ne soulevait aucune plaque de fonte, n'avait jamais enfourché l'un des deux vélos. Son entraînement se poursuivait par quatre rounds de corde toujours devant le miroir, quatre de sac et il terminait par quatre rounds face à un partenaire avec les pattes d'ours. Il montait rarement sur le ring. Depuis longtemps il n'avait pas eu dans sa bouche et son nez le goût métallique du sang.

Charlie frappait de plus en plus fort dans le sac, de plus en plus vite pour éteindre le feu ardent qui brûlait son ventre. Un feu qu'avait allumé la colère, l'humiliation, un sentiment profond d'injustice. Après la première lettre de refus, l'effondrement de ses illusions, s'il était monté sur le ring il aurait massacré son partenaire. Et cette humiliation n'avait cessé de grandir au fil des lettres de refus.

Il frappait en silence, les dents serrées, la rage travaillant chacun de ses muscles, le moindre de